

MICHEL BERTHELOT

“La Fol histoire”

Prologue

Le début de l'histoire sur une plage, désertée. Il ne fait pas jour, c'est la nuit.

La nuit éclairée seulement de lune pleine, et l'écho sourd de la ville en sommeil, en ce début d'automne.

Il est tard, mais le temps n'est pas important pour l'histoire en cours.

Quels sont les vrais personnages de l'histoire, et puis, quelle histoire ?

Dans la vie, les personnages sont là, ancrés dans l'histoire qu'ils écrivent à bout de coeurs. La vie est là, impatiente et infiniment sûre d'elle. Elle prend son temps. L'histoire se fait lente à venir, comme si elle n'était que l'ombre de la vie.

Quelques mois, ou quelques jours. Plus tard.

Qu'est-ce qui a changé, que reste t-il... au juste des mots qui passent sous les yeux, fuyant la mémoire. Que reste t-il ...

Prologue 2

Qu'en est-il sincèrement de la vanité.

La Mort.

Les personnages n'en finissent plus dans l'absence.

Au-delà de cette plage baignée de lune, il se passe quelque chose.

La ville est un peu comme un reflet d'elle-même, à peu près vide et sombre.

La multitude anonyme, sans doute, cette impression douloureuse et pourtant admirable de se sentir unique et néanmoins figé dans la masse, cet extrême extase d'aller et venir sans véritablement voyager, et ce magma bruissant de mouvements à priori incohérents.

Mais la ville entretient la solitude.

Et le Monde est une solitude.

Et la Misère des âmes errantes, la Folie tranquille de l'ordinaire qui suinte et s'épanche à tour de rues. Et le Monde s'accomplit, ainsi et tel que la Nature ne l'avait pas voulu.

La pleine lune, pourtant, bleue mais c'est pour l'Histoire. La main cherche la main.

Comment accrocher un bout d'éternité à la légèreté subtile de l'Amour? Comment s'enfoncer dans la nuit quand la lumière chauffe les mains?

La page d'écriture : vertige insensé où l'éternité ironise. S'abandonner aux mots comme si le papier

oubliait l'arbre.

Et les personnages s'accrochent à ce bout de blancheur un peu grise, minuscules silhouettes, venues de rien.

L'auteur vole aux nuages un rêve de blancheur. Et les personnages, qu'en est-il d'eux? Les prendre en otages, oui c'est bien cela. Figé avec la conscience tranquille le mouvement lent et tranquille des vivants.

[la chambre est ouverte et voilà qu'elle revient. Son pas trop léger n'effleure qu'avec peine l'escalier. Elle monte comme on s'envole, toute en sérénité.

Son parfum est comme une ouverture : - sans doute qu'il faut une grande descente chromatique avant l'entrée, pour que la voix se pose et les mots s'articulent : "*comme il fait chaud*".

- "*oui, c'est toujours ainsi en début juin, et puis voilà, ...*"

- "*mais tout de même, il fait trop chaud pour un 2 juin*". *En sera t-il ainsi, tout l'été*"...]

Lente correspondance des signes et la scène s'organise.

[- *oui, mais dit-elle, quand commencera t-elle,...* la fête ?]
C'est toujours ainsi, en début juin, les fêtes d'été qui s'envisagent.

Mais en sont-ils vraiment, les personnages? Et puis, quelle importance au fond, donner aux personnages.

L'essentiel, c'est la fête. La fête, c'est d'abord le grand soleil de juin. Les nuits qui tardent à venir et les soirs presque sans fin, aux senteurs troublantes, aux bruissements vagues et doux. Les nuits qui caressent l'insomnie et tendent les mots d'amour jusqu'à l'aurore. Et la blancheur éclatante déjà des premières heures.

[- *oui, mais dit-elle, quand commencera t-elle,...* la fête ?]
Elle dit toujours ainsi, comme si le Temps ne lui avait rien conté. Ou, si peu, ...] oui, mais quand même, que deviendraient les personnages ainsi donnés à l'insouciance ?

Et puis, elle monte. L'escalier est toujours ainsi, en début juin, à peine oublié des grincements inquiétants des nuits de braise. Elle sait qu'il est là, sans doute, encore engourdi. Elle respire à grands traits. Les marches montent encore, infiniment encore. La spirale.

En réalité, le Temps surgit à l'improviste.

Il en est parfois ainsi, comme des souvenirs impeccables. Les années fuient inlassablement au-devant des jours, au-devant des nuits. Elle, ne sait peut-être encore rien de tout cela. Il ne lui importe que de s'éparpiller au flanc des herbes hautes. Dans le bruissement affectueux des fougères, et la vie ne vaut que pour cette lenteur délicieuse qui tend le jour, sans autre nécessité que la nuit.

J'écris souvent aussi lentement que ces nuits brèves, plaquées entre la mémoire et le désir, comme en abstinence. Les mots ne viennent ici, qu'en souffrance, arrachés à la torpeur d'une nuit contemplative, quand le silence joue avec l'infini. L'enfance est quelque-part dans les étoiles perdues au ciel de ces insomnies lunaires, quand l'aube n'en finit point de poindre, quand la peur se déchire aux blessures laiteuses du matin, lacéré des coqs.

J'écris souvent aussi lentement que ces longues nuits de l'hiver, quand le jour se traîne au flanc des heures grises, et que la pluie lamine et dissout l'envie. Chaque mot ne vient que pour s'effacer. De tous ces mots, il ne reste plus rien qui puisse engranger la mémoire. Rien ici n'est que poussière, encore et poussière encore. Les mots sont comme les fantômes de nos rêves bleus, de nos sourires qui s'effacent et de nos pensées tues, dans la peur et dans l'oubli mortel, comme lapidées à la lumière brutale de l'ère.

Nos chants élèvent les stèles où se plient des corps transis. J'écris dans l'ombre et l'écho gris de ces heures longues à perdre, quand le regard s'accroche au vent et laisse quelques cordes, vaguement fausses et plates, jeter un air ancien, oublié des rengaines. Et la pluie lapidaire tisse comme un souffle rauque.

[- *oui, mais dit-elle, quand commencera t-elle,...* la fête ?]
Car il faut bien que la vie se tisse et s'envole.

Il importe que les personnages s'organisent enfin. Alors elle va monter l'escalier de bois clair, aussi clair que son regard à elle porté au loin de son enfance. Alors elle va tendre le jour entre ses mains d'azur et laisser le temps jouer avec ses doigts fins. Alors elle va sourire, à la guêpe insouciante et futile, qui se cogne inlassablement au miroir de la lumière. Alors elle va donner le sens.

Car, c'est dans les maisons chaudes et vastes que les fêtes s'organisent et se donnent. Elles sont ainsi posées aux bords des villes, sentinelles, sereines et pérennes, de l'ordre établi.

Elle en est ainsi, installée dans l'immobilité tranquille de la forme.

Car, c'est à elle aujourd'hui que la fête se donne. Enfin le jour annoncé, promptement frappe au matin clair. Et ce jour n'est pas un jour, c'est le jour de la fête. Alors elle va monter l'escalier de bois clair, aussi clair que son regard à elle, aussi clair que ce matin de juin.

Car, c'est toujours ainsi, en début juin, les fêtes d'été qui se donnent aux nuits longues. La pleine lune, pourtant, bleue mais c'est pour l'Histoire. La main cherche la main. Le coeur laisse en lui quelques notes, les variations Goldberg, glisser tendrement comme un souffle. Et la vie, simple, se fait du bout des doigts agiles. Et la lune, ronde et bleue comme un sommeil, fait son tour tranquille.

Elle a mis sa robe de fête,

celle du jour de sa naissance. Elle va se donner au jour. Celui de sa délivrance. Elle a en elle la préciosité voluptueuse d'un chat qui baille. L'Aria coule dans ses veines comme le sang. Les notes longues défient le temps, celui de la mort lente, celui de l'ombre. Les croches enlacent le battement sourd des tempes.

Le livre est ouvert.

Ainsi peut-elle commencer, l'Histoire. Celle que l'on trace avec les pieds qui ouvrent la vie, celle que l'on écrit avec les mains qui inscrivent le Temps. Ainsi peut-elle commencer, à flanc de plage, sourdement roulée par le ressac, esquissée dans les pas lents de sable, quand la mémoire touche la lune.

C'est comme un jour d'été. La plage écrasée par un soleil sans nuage. La mer idéale comme un miroir et le sable brûlant.

C'est comme un jour d'été. Les taches multicolorées des maillots font comme un kaléidoscope. Le ciel est très haut, un avion le traverse sans bruit et sa longue traîne blanche s'évapore doucement tel un petit nuage, dévoré inéluctablement par le bleu tout puissant. Le moment est délicieux tant l'heure s'en est enfuie.

Le temps bruisse infiniment de mille et un chuintements de vie. Les voix se perdent et s'émiettent dans l'air trop chaud.

Les corps luisent, d'ambre jaune. Les caresses dessinent dans la tête et la peau est douce à l'esprit et la chaleur alourdit le désir.

Il ne se passe rien. Il ne passe que le temps que l'on ne retrouvera jamais.

Au soir, la lumière sera plus fraîche et furtive, s'immisçant et se glissant, telle un serpent sur la brûlure d'un amour de sable.

- J'aime ,

et la nuit est si tendre, si délicate, et toi, tu es si belle, toi mon amour,...

“ Car c'est ainsi que les hommes vivent ”... il me souvient ces mots anciens, comme une vieille mélodie, arcque-boutée aux années d'adolescence...” et leurs bonheurs au loin les suivent “. Jours des mots de lumière, comme les mots savent le faire, quand les nuits s'enluminent et que les étoiles sourient comme des femmes... “ et je croyais y reconnaître “... la main étirait l'infinité et l'attente était belle, somptueuse et radieuse, unique... jetant ses mots à la mort... “ du Rainer Maria Rilke “....

Guillaume,

je pense à tes nuits glacées de solitude, abandonné d'amour, seul et couché sous la mémoire libidineuse des savants, et tes mots s'envolent dans la nuit des livres de l'Histoire... “ car mon amour, ... s'il meurt un soir, ... le matin voit sa renaissance “.

Oui, mon amour s'il meurt un soir, au matin voit sa renaissance.

Et c'est ainsi que je perdure, dans la lumière tendue de l'aube, quand la nuit se déchire et s'efface, et s'- entretient des rêves, quand la blancheur froide et blafarde du jour esquisse ton

pas, quand le silence des corps encore posés en sommeil, laisse au coeur ta si tendre blessure. Et c'est ainsi que les hommes vivent, lentement jusqu'au soir.

Mais l'été est là.

Elle marche en long de la mer et ne pense peut-être à rien encore, à rien de raisonnable. Elle suit de ses yeux voilés de lumière trop blanche, les mouvements aléatoires et imprévus des ballons sur la plage. Des enfants jouent. La houle est calme, comme endormie, ou seulement assoupie. Le Temps est ainsi donné.

Elle marche, sans but aucun.

Et puis, soudain. Elle est grande. Elle court. La vie va trop vite. Bien trop vite. Cette fin de jour au bord de mer se perd dans son enfance à peine tendre. La mer est noire, et l'écume fantomatique gesticule inlassable, à la crête des rouleaux qui sourdement viennent se jeter sur la digue. Le ciel charrie une harmonie grise et crasseuse, qui se dilue, à force d'ennui, dans la ligne seulement apprise de l'horizon.

La ville est morte. Eteinte. Quelques luminaires épars, moribonds, tracent des rues vides. Elle court encore.

Elle n'a pas voulu son âge. Elle n'a pas voulu sa vie. Elle aimait l'Histoire, celle que l'on trace avec les pieds qui ouvrent la vie, celle que l'on écrit avec les mains qui inscrivent le Temps, celle du jour annoncé, promptement frappé au matin clair.

Celle du jour de la fête. Alors elle va monter l'escalier de bois clair, aussi clair que son regard à elle, aussi clair que ce matin de juin.

Elle a mis sa robe de fête,
le livre est ouvert.

Prologue 3

Il ne faut pas raconter l'histoire,
Pour les Autres, pour l'Autre, ou pour soi.
Ou pour Rien.

Il ne faut pas faire des histoires, il faut être, l'Histoire.

Pour soi, pour l'Autre et pour les Autres. Pour les livres d'Histoire. Pour l'Homme.
Vanité.

Que devient-elle, en rupture de ses mots, ensommeillée de lignes vierges, enlunée de la nuit. Que deviendrait-elle, livrée à des phrases insolentes. Ou bien, pourrait-elle être, en-dehors de l'histoire. Son Histoire.

Pour le Lecteur.

Elle a des seins qui insinuent le désir. Deux formes rondement tendues qui viennent sous le trait de l'artiste, vivement, comme une évidence. Les monts, dressés à fleur d'étoffe, accrochent le regard. Elle va ainsi, non sans vraie pudeur, mais seulement avec la simplicité de la ligne. Elle va ainsi. Le soleil du soir enveloppe sa marche. Elle avance aussi sûrement que la nuit prochaine. Elle avance et suit à flanc de plage, le somptueux bruissement de l'écume.

Elle ne dit rien, elle imagine encore le silence de la chambre et l'extrême envie d'être nue sous la chaleur apaisée de la lune, l'extrême envie du livre posé au chevet du plaisir, l'extrême envie de sentir le temps en elle.

L'écume a laissé sur sa peau, comme un voile ultime, sa transparence tendrement salée, et c'est à elle aujourd'hui que la fête se donne. Et c'est toujours ainsi, en début juin, les fêtes d'été qui se donnent aux nuits longues. La pleine lune, pourtant, bleue mais c'est pour l'Histoire. Et la main cherche la main. Le coeur laisse en lui quelques notes, les variations Goldberg, ou d'autres Folies d'Espagne, glisser nuitamment comme un souffle. Et la vie, simple, se fait du bout des doigts agiles. Et la lune, ronde et bleue comme un sommeil, fait son tour tranquille jusqu'au petit matin.

Ou bien était-ce en ces années de guerre ? Le ciel si bleu pourtant et l'outrage du temps incertain, la voilure de la cendre et la folle envie d'être, encore.

A quoi, bon. L'ultime irruption de l'encore inespérée tentation de l'être mortel. A quoi bon donner aux mots la pression des silences. Tant et tant de lignes. Je marche dans d'innombrables et innommables ruelles qui se dédalent dans la nuit aqueuse les fibres d'un cerveau déliquescent coulant et qui s'étale, fins ruisselets, avant d'aller s'abîmer en division, dans le vagin béant, comme incestueux, d'un égout nauséabond, presque noir.

Le temps fui m'a salé dans la tristesse.

Le temps passe et je m'attentionne encore, au rien. Les grands troncs frappent au ciel de mon insomnie d'urbain.

L'homme est aussi en solitude que l'artiste devant le blanc de la page vierge, devant la toile nue, devant le silence de la musique à venir.

Tout le reste n'est que tentative d'esquive. Il faut marcher au long du sable pour comprendre le feulement des lames. Nous ne sommes que les instruments d'un grand livre d'histoire. Nous devons témoigner, et notre destinée est féodale. Orgueil que de nous attacher à notre condition chimique. *Notre seule légitimité est archéologique.*

Permettre les témoins à venir. Il faut aller au-delà de soi. Seuls les grands mystiques détiennent le bleu du ciel.

Cherchons à être, ne cherchons pas à exister. Soyons en conscience. J'entends un Do grave, fondement de l'Accord, origine. un Do en devenir. Comme le champs brun du labour, bientôt gercé du miroir tranchant des matins froids, promis à la semence. La lumière crue de Juillet lui donnera l'octave.

On ne crée pas le bonheur, on l'assume.

Prologue 4

Je te reprends ici, par cette lumière doucement bleue, qui donne aux champs comme un cliché d'été. Les mots se changent. Ils s'attardent pourtant toujours à la mémoire.